

DANIEL BUREN
PHILIPPE PARRENO

Simultanément
travaux *in situ* et en mouvement

Ouverture • Opening
5 déc. 2020, 11h - 19h
5 Dec. 2020, 11am-7pm

nouvel espace • new space
5 rue du Pont de Lodi, Paris 6

À l'occasion de l'ouverture du nouvel espace de la galerie au 5 rue du Pont de Lodi à Paris, Kamel Mennour est heureux de présenter la première exposition conjointe de deux artistes majeurs de la scène artistique française et internationale : Daniel Buren et Philippe Parreno.

L'exposition est visible du mardi au samedi, de 11h à 19h.

—
Daniel Buren vit et travaille *in situ*.
Philippe Parreno vit et travaille à Paris.

To celebrate the opening of a new gallery space at number 5 Rue du Pont de Lodi in Paris, Kamel Mennour is pleased to present the first joint exhibition of two major French and international artists: Daniel Buren and Philippe Parreno.

The exhibition is on show from Tuesday to Saturday from 11 am to 7 pm.

—
*Daniel Buren lives and works in situ.
Philippe Parreno lives and works in Paris.*

Pour plus d'informations, veuillez contacter Marie-Sophie Eiché-Demester, Jessy Mansuy, ou Emma-Charlotte Gobry-Laurencin par téléphone: +33 1 56 24 03 63 ou par email: galerie@kamelmennour.com

For further information, please contact Marie-Sophie Eiché-Demester, Jessy Mansuy or Emma-Charlotte Gobry-Laurencin by phone: +33 1 56 24 03 63 or by email: galerie@kamelmennour.com

Contact presse – Press contact :
Margaux Alexandre
margaux@kamelmennour.com

Ce qui est vrai pour les nombres, la physique quantique nous dit que ce n'est pas forcément vrai pour les objets. Un objet plus un objet ne font pas toujours deux objets.

Si exposer, c'est aussi s'exposer — à un autre —, les artistes ont ici décidé d'apparaître ensemble.

Il y a l'idée d'un assemblage, d'une sympoïétique : il s'agit de l'assemblage de deux travaux constitués ensemble et connectés entre eux, qui produit quelque chose de l'ordre de l'automation.

L'exposition s'intéresse à la manière dont les choses apparaissent et disparaissent, ce qui est la définition d'un fantôme ou de n'importe quelle forme qui se manifeste. Les moines copistes parlaient de fantôme quand ils se souvenaient avoir déjà lu une phrase dans un ouvrage au moment où ils la recopiaient. Le fantôme c'était le re-lu. Il représente l'incertitude ou l'inachevé, mais aussi le ré-inventé. Ces quasi-objets possèdent une existence inachevée. Le monde n'est pas seulement hanté par des fantômes, il est également transformé en permanence par eux. On n'y échappe pas. Un objet, n'importe lequel, n'existe pas sans son exposition, il répond à un nouveau récit ou à une nouvelle mise en scène, il apparaît dans un nouveau rituel.

Il y a une suspension des frontières entre les choses, l'espace et nos interventions. Le lieu de développement du travail, ici l'espace d'une galerie, devient partie intégrante de celui-ci, qui se situe dans un jeu constant entre le site et sa transformation artistique.

C'est en fait le même problème topologique que l'on rencontre si l'on veut produire une pile voltaïque efficace qui requiert d'augmenter les points de pourcentage d'électrolytes dans un volume limité. On ne peut pas voir l'espace en un seul coup d'œil, mais plutôt à travers un parcours. Il s'agit donc plus d'un voyage linéaire qui se replie dans un espace riemannien.

Comment une forme apparaît-elle ? Comment est-il possible que quelque chose comme cela puisse apparaître ? S'interroger sur la condition de possibilité de l'art signifie parler de "l'ex-istence" d'une forme, de sa présence. Il faut que ça respire, parce qu'il faut qu'il y ait du souffle pour que la forme se forme et que le lieu ait lieu. C'est là la dimension extatique de toute chose qui vit d'apparition et de disparition, et qui cherche à échapper à son propre corps pour devenir événement et non objet.

L'espace s'ouvre et se ferme au rythme d'une forme qui elle aussi cherche à exister, à apparaître au regard, à manifester. Un espace vivant au temps de son propre dévoilement. Un espace stochastique, et donc hasardeux, composé de clignotements et d'événements. Tout est respiration et mouvement dans ce lieu qui n'en est jamais vraiment un, puisqu'il se forme et se déforme sans cesse. Répondre à la question de l'apparition d'une forme revient donc d'une certaine manière à parler de rythme.

Tout travail d'exposition devient donc aussi par la même occasion un travail d'articulation du souffle, un travail de respiration.

— Philippe Parreno

Quantum physics tells us that what is true for numbers is not necessarily true for objects. One object plus another object do not always equal two objects.

If exhibiting is also a matter of exhibiting oneself—to another—the artists here have decided to appear together.

There is an underlying notion of assembly, of symposium: two assembled works that have been elaborated together, connected one to the other, to produce something relating to automation.

The exhibition investigates the way things appear and disappear, which is the definition of a ghost or indeed any form that manifests itself. When medieval scribes remembered having already read a sentence they were in the midst of transcribing, they called this feeling a ghost. The ghost was this rereading. It represents the uncertain, the unfinished, but also the reinvented. Such quasi-objects have an unfinished existence. The world is not only haunted by ghosts, it is constantly transformed by them. There's no way to escape them. No object exists without its exhibition; it responds to a new story or a new dramatisation, it appears in a new ritual.

There is a suspension of the borders between things, space, and our interventions. The place in which a work develops, in this case a gallery space, becomes an integral part of the work itself, which is situated in a constant back-and-forth between the site and its artistic transformation.

The same topological problem presents itself if one wants to produce an effective galvanic cell, which requires raising the percentage of electrolytes in a restricted volume. It is not possible to see a space in a single instant, it has to be traversed. It is more a matter of a linear voyage that folds in upon itself in Riemannian space.

How does a form appear? How is it possible for something like that to appear? To investigate the conditions of possibility of art means talking about the 'ex-istence' of a form, of its presence. It has to breathe, for there must be breath if the form is to take form and the place to take place. This is the ecstatic dimension of everything that appears and disappears, that flees from its own body to become an event rather than an object.

The space opens and closes to the rhythm of a form that is also trying to exist, to appear within a gaze, to manifest itself. A space undergoing the time of its own unveiling. A stochastic space, one given up to chance, made up of glimmers and events. Everything is breath and movement in this place that is never really a place, since it is endlessly forming and deforming itself. To answer the question posed by the apparition of a form in a sense means talking about rhythm.

Every exhibition becomes by the same token an articulation of the breath, a labour of breathing.

— Philippe Parreno